

L'été

A l'heure de notre mort, sonne le bilan.

Le final, l'ultime, le définitif ! Appelez-le comme vous voulez.
C'est le dernier !

On sait que jamais plus il n'y en aura d'autre.

Et toutes les étapes de la vie défilent alors sans pudeur aucune ; les grandes actions, les coups bas et les petits secrets.

Tout revient en mémoire, tout est clair, tout est là.

Tout est vain. Aussi...

Oui, tout défile. Les amours, notamment.

Bien sûr ! Devrais-je plutôt dire.

Pourquoi ? Sans doute parce que rien n'est plus important !
Il y a les bons, les mauvais et puis le vrai. Celui que l'on a
l'habitude d'écrire avec un grand A.

Ensuite, tout le reste arrive en joyeux désordre. Chaque élément essayant de prendre la prépondérance sur un autre.

La jeunesse, les coups d'enfer et les foireux. La mob ! Les amitiés qui sont faites lentement puis rapidement défaites. Les amourettes de l'adolescence. Les galères en dehors du nid familial. Le premier job, le premier studio ou la première Deuche. Les régimes, les tubes de Clearasil, les marques à posséder et celles à détester. Les vacances au bord de la mer sans les parents.

Tout se bouscule et parfois pas dans le bon ordre. Mais qu'importe. A cette heure-ci, les mots n'ont plus réellement d'importance.

Les petits cancers et les grands bobos. Les assiettes bafouées et les cœurs ébréchés. Les enfants mal nourris et les animaux mal éduqués. Les heures de folie et les embouteillages supplémentaires. Les mots en trop et les gestes en moins. Les illusions tardives et les réveils perdus.

Cependant et même dans le désordre, toutes les choses passées ont une importance. Pour soi-même bien sûr. Pour les autres, c'est différent car chacun ne connaît réellement que sa propre existence et encore ! Alors, celles des autres...

Finalement, qu'y avait-il de si important là-dedans ?

Eh bien, après y avoir réfléchi longtemps, très longtemps, la réponse est inéluctablement : Rien !

Rien n'est important !

Pourquoi ?

Parce que quoi que l'on fasse, la vie finit toujours par avoir le dessus sur nous, pauvres humains qui croient maîtriser leur naïve existence mais qui n'en sont finalement que les pantins articulés, des marionnettes qui, sans les fils de la vie, ne tendraient pas debout, de simples bouts de chair agglutinés à la suite sans but réel ou précis !

Oui, ce bilan était bien définitif. En revanche, pas la vie. Pas ma vie ! Enfin pas encore. Je ne suis pas vieille, je ne suis pas malade et donc pas encore morte !

Mais c'était tout de même mon dernier bilan ! Et il m'a permis de me dire, de comprendre, de décider... que rien, absolument rien n'a d'importance. La vie, cette substance étrange que l'on reçoit en cadeau n'est qu'une vague succession d'états d'âmes embarrassés qui ne satisfait jamais l'être qui les vit !

Et c'est bien normal. L'homme n'a d'humain que cette enveloppe faite de peau. Le reste étant, par définition, bien trop immatériel pour saisir ce qu'il fait là...

J'étais sortie du hall de la gare. J'avais une heure à patienter. J'étais partie un peu tôt. Top tôt. Comme à mon habitude. J'ai toujours préféré être en avance qu'en retard. Parfois, c'est très en avance, comme aujourd'hui mais ce n'est pas grave. C'est toujours mieux d'être ici que rater un train et devoir attendre plus encore pour pouvoir en attraper un autre.

J'ai toujours détesté les gares. Elles éloignent de tout. De la famille que l'on a visité pour le week-end, de son amoureux

qu'on ne peut se résigner de laisser ou d'un lieu que l'on affectionne tout particulièrement.

Comme j'ai du temps, je me suis installée à l'extérieur. Le soleil est apparu, se détachant des nuages, comme pour m'accueillir sur le parking. Les titres *Miracle*, *Ashes* et *Breaking Ties* du groupe OceanLab défilent dans mes oreilles. Et l'instant est tout simplement parfait.

On dirait que les chansons ont été faites pour se marier au soleil. Cela dit, il est vrai que l'album a été composé à Ibiza, donc c'est normal que la mer, le sable et le soleil soient de la partie.

Je m'imagine presque en été si ce n'est pour la froideur atroce de ce mur en béton beige sur lequel je suis posée.

Pourtant, nous sommes début Décembre. Mais le week-end que je viens de passer à Aix m'indique tout le contraire ; un joli mois d'Avril ou de Septembre.

Il fait chaud à présent. Très chaud. Merci soleil.

J'escaladais le muret et allait cueillir de la lavande. Je savais exactement ce que j'allais en faire. Tenir le bas de la tige dans la main gauche et utiliser la droite pour détacher les graines de la partie haute. La récolte faite, je portais ma main droite à hauteur de mon nez. Et la douce odeur de la plante se révélait à mes sens. Je conservais les graines quelques minutes, comme pour tenter d'emporter avec moi un soupçon de Provence.

Pourtant, dans un instant, il me faudrait redonner ces graines à la terre qui les a fait naître. Sans doute avais-je, sans réellement le savoir, ensemençer un autre plant du beau végétal violet. Je l'espérais en tout cas. Et la prochaine fois que je viendrais, je vérifierais le résultat !

Enfin, si je reviens un jour. Oui, il faut que je revienne. Ne serait-ce que pour voir si le nouveau plant a pris et s'est développé.

Quelle idée, quelle idiote. Je ne vais pas revenir pour une plante. Mais parce que j'en ai envie. Pourtant, en cet instant, ce n'est pas le cas !

Le soleil chauffe mon corps et réchauffe mon cœur, tous deux fâchés de quitter la région. Le corps pour la chaleur de l'astre lumineux et le cœur pour celle de mon amoureux.

Cependant, les départs comme celui-ci profilent normalement de jolis retours en perspective.

Finalement, l'heure d'avance que j'avais est passée bien vite sous le soleil du coin, rythmé par les va-et-vient des trains.

Les odeurs de lavande s'en sont allées avec la fermeture automatique des portes du long train bleu. Le soleil lui-même m'avait dit au revoir lorsque j'avais quitté mon mur froid en béton pour la salle de la grande gare vitrée... comme pour me dire : ne t'en fais pas, je ne reste pas, puisque tu t'en vas !

Tandis que mon regard se fixe à observer ce qui défile rapidement depuis le train, les deux prunelles de mes yeux apparaissent dans le reflet de la vitre lorsque le paysage s'assombrit. Il me fit peur. Le bleu sombre me donna froid dans le dos. Le noir que j'y vis me rappela un être que je détestais, étant petit. Un être vil, sans âme ni cœur. Heureusement, les champs de tournesol qui surgissent sans prévenir me détournent de cette image obstinément lourde à porter. Et le jaune éclatant des belles plantes me redonne le sourire.

Les réunions de week-end ou de vacances dans cette grande propriété de famille en Bretagne deviennent douloureuses à assumer. Tandis que tout le monde est en couple, heureux et sans problème, j'arrive seule, dans ma chair blessée de femme célibataire.

Encore ? Toujours ? A nouveau ?

Les réactions sont diverses. Cela dépend des invités. Les étrangers font toujours les gaffes les plus douloureuses. Bien sûr, ils ne savent pas. C'est leur justification. Pourtant, rien ne les excuse. En tout cas, moi je ne pardonne à personne. Tant pis. Je les hais tous !

Alors, je prends mes chaussures de sport et je pars courir à travers la campagne. C'est encore ce que j'ai de mieux à faire. Mais rapidement, un groupe de nuages semble me suivre. Il passe devant le soleil qui ne peut rien faire. L'ombre se rapproche. Sur la grande route que je longe, je vois la pénombre de la mort me rattraper à grands galops. Je voudrais lui échapper que je ne pourrais pas. Elle va bien trop vite pour moi. En un instant, elle m'a rejoint. Quelle